



## PRIVATE RYAN, SPIELBERG

*Alfred Carol*



Voilà « le film sur la deuxième guerre qui ne ressemble à aucun autre », dit la réclame. Voilà un film sur la deuxième guerre qui est une escroquerie, dis-je: la triche d'un bout à l'autre et dans tous les aspects. La même approche biaisée de la guerre qu'on a si souvent vu, l'approche dans laquelle on arrose les films de doses de plus en plus grosses de sentimentalisme, de sensibleries ignobles et de toute sorte d'effets de mauvais aloi, le tout destiné à tordre sans scrupules le pathos du spectateur.

Le sujet : Le cas rarissime et tout à fait non significatif de trois frères, d'une famille de quatre, tués en combat, et de la peine de la pauvre mère déjà veuve, etc., etc. Apparemment, d'après le film, les cas des enfants uniques tombés en combat, ou de ceux des tués qui ont plusieurs frères vivants, sont beaucoup moins dignes d'intérêt. Ensuite, on tâche de nous faire croire que le haut commandement allié - en pleine opération de débarquement en Normandie - se sent si concerné par la situation de la pauvre mère, qu'il abandonne la direction des opérations pour s'occuper de l'affaire et fait l'impossible pour sauver le quatrième frère. Histoire de nous prouver que l'armée, elle aussi, a un cœur. Mes fesses !

La scène du débarquement, dans son souci de nous impressionner, tombe dans une série de séquences guignolesques dignes d'un film *gore* du type *Massacre à la tronçonneuse*. N'empêche, malgré l'infériorité de leur position les héros américains finissent par conquérir les positions qui dominent Omaha plage. Oui monsieur ! par ce que les américains, contrairement à ce qu'annonce la propagande du film, ils ont les rupettes bien collées au cul, ce sont des héros. De héros prêts à tout pour défendre les valeurs de la liberté - Ja ! C'est trop, lorsque la patrouille chemin faisant à la recherche du soldat Ryan fait un petit crochet pour venir à bout d'une position de mitrailleuses allemande : - nous sommes venus pour gagner la guerre, que dit le capitaine - Tim Robbins, pour couper court aux hésitations de certains soldats dont les idées commençaient de s'égarer dans la confusion. Un moment après, on a l'impression qu'ils vont liquider un prisonnier allemand qui les encombre, mais en fin de

compte l'esprit humanitaire et le respect des conventions de Genève s'imposent : le prisonnier est relâché – Ja, Ja..

Finalement, ils finissent par trouver l'aiguille dans la bote de foin. Ils trouvent le soldat Ryan dans une position extrême s'appêtant à défendre avec une petite poignée de camarades un pont d'une haute importance stratégique. Des forces allemandes d'une puissance énorme, dit-on, vont attaquer incessamment sous peu la position. Cependant, comble des combles de l'héroïsme invraisemblable, le mec Ryan refuse d'abandonner les lieux - pour pas laisser tomber ses camarades, dit-il. Sa décision a un effet d'entraînement de sorte que la patrouille qui était arrivée à sa recherche décide de rester lui tenir compagnie. On est en plein délire héroïque.



La scène de la bataille finale, lorsque les américains mettent en échec des forces allemandes infiniment supérieures, renchérit sur tous les poncifs de ce type de scènes : moyens de fortune pour se fabriquer des armes – on fait sauter les chars avec des cocktails Molotov confectionnés à partir d'au de toilette et du cirage à chaussures ; des fantassins de la Vermarch qui n'ont d'autre ambition que de se mettre dans le point de mire des mitrailleuses américaines pour se faire abattre ; des chars qui mettent un temps fou à pointer et tirer à fin de permettre aux américains, soit de tirer les premiers et plusieurs fois, soit de se sauver... Ils n'est pas étonnant qu'avec de si mauvaises habitudes, qui semblent inspirés par celles des indiens dans les Westerns, les allemands aient beaucoup de difficultés à avancer. Cependant, lorsque malgré tout, grâce à l'énorme supériorité numérique les Fritz sont sur le point d'écraser les amérloques, alors, comme dans les Westerns le 7<sup>e</sup> de Cavalerie apparaît pour délivrer les héros encerclés par les indiens, ici plusieurs divisions américaines apparaissent pour écraser les méchants allemands.

Il y a encore pire dans ce film, coté triche tous azimuts. Tim Robbins joue l'officier dur à cuire qui machaque ses soldats et qui fait face aux situations sans compassion ni scrupules. Il ne veut pas dire son job dans le civil, mais on l'imagine chef de gang, cascadeur ou chasseur de primes. Eh bien, no, il finit par avouer qu'il est prof ' de littérature!

En définitive un film prétentieux, faux, truffé de poncifs et qui rassasie du déjà vu en meilleures circonstances. En effet, à tout prendre, sur le sujet du débarquement en Normandie, mieux vaut voir des films plus honnêtes tels que « D-day » ou « The longest day ». Si l'on parle de films critiques sur la guerre, il y en a quelques uns d'infiniment plus consistants et

plus « vrais » : « The big parade », de King Vidor, qui est un film d'une grande rigueur et d'une acuité visuelle extraordinaire. La terrifiante attaque des fantassins Américains dans le bois, avançant au pas en larges rangs sur les positions allemandes, prise avec de longs plans d'ensemble, constitue une scène d'anthologie que Spielberg est loin d'approcher. Je ne m'étendrai pas sur « Path of Glory » que tout le monde connaît très bien (éventuellement remarquer que Kirk Douglas est invraisemblable dans le rôle d'officier Français). Je voudrais par contre signaler « Uomini contro », un très bon film italien sur les absurdités de la guerre et sur la connerie des commandements à donner des ordres et contrordres contradictoires : ce qu'on abandonne un jour sans combattre on veut le reprendre le lendemain au prix de carnages épouvantables. Dans ce film on voit bien combien la lutte de classes est présente au sein des armées. Dans un registre semblable, « King and country » de Losey rapporte les échos poétiques de Sigfried Sassoon et Wilfred Owen sur les horreurs physiques et moraux de la guerre.

Il est vrai que la deuxième guerre n'a pas donné lieu à une moisson comparable de films critiques. Probablement la nature de l'ennemi Nazi, si manifestement méchant, a refréné les tentations critiques. Cependant les bombardements terroristes avec des bombes au phosphore, en Allemagne, qui produisirent des dizaines de milliers de morts civils à Dresde, et bien plus les bombes atomiques de Hiroshima et Nagasaki auraient put inspirer des films critiques. Les films américains sur la deuxième guerre sont en général tournés pour honorer la gloire et l'héroïsme des troupes alliées, sans aucun autre souci. Les meilleurs sont ceux qui réussissent l'aspect film d'action ou film d'aventures : « Objective, Burma » avec toute la souplesse de la mise en scène de Raoul Walsh et la prestance d'Errol Flynn, « Merrill's Marauders » et « The Big Red One » de Samuel Fuller entachés d'un certain réalisme qui doit être mis au crédit de l'expérience de première main que Fuller avait acquis en tant que soldat. "From here to the eternity" montre que dans les arrières-cours des armées alliées tout n'est pas clinquant. Coté japonais, dans ses « rêves », Kurosawa nous offre un épisode poignant dans lequel un officier voit défiler devant sa conscience les soldats de son escouade qu'il a mené à l'abattoir. Mais Kurosawa est un grand maître et personne ne peut rêver de rivaliser avec lui dans certains domaines



“Les rêves de Kurosawa”

Il est évident que Spielberg n'a pas la consistance ni la profondeur de certains des maîtres qu'on a mentionné, ni le don pour mise en scène juste et fluide des autres. Spielberg, il est à son mieux dans de petits films d'*entertainment* pour enfants tels qu'*ET* ou *Indiana Jones*. Il a été incapable de répéter quelque chose dans la ligne de « *Duel* », un de ses premiers films qui eut un succès d'estime bien mérité.

Domage que Spielberg, manqué d'inspiration et de ressources artistiques pour toucher la sensibilité du spectateur, ait eu recours à des trucs et des manipulations pour en tripoter grossièrement les sentiments.